

VICTOR BASCH (1863-1944)

Son combat rennais pour Dreyfus



RÉSUMÉ > De 1889 à 1906, Victor Basch vécut et enseigna à Rennes. En raison de son engagement pour la défense du capitaine Dreyfus, dont le procès en révision se tient dans la capitale bretonne en 1889, ce militant humaniste sera la cible d'un antisémitisme forcené. C'est dans ce combat rennais que le futur président de la Ligue des Droits de l'Homme forgera sa conscience politique. Alors que l'on commémore le soixante-dixième anniversaire de son assassinat, aux côtés de son épouse Ilona, par la milice et la Gestapo, retour sur les années fondatrices de cette grande figure intellectuelle.

TEXTE > **ANDRÉ HÉLARD**

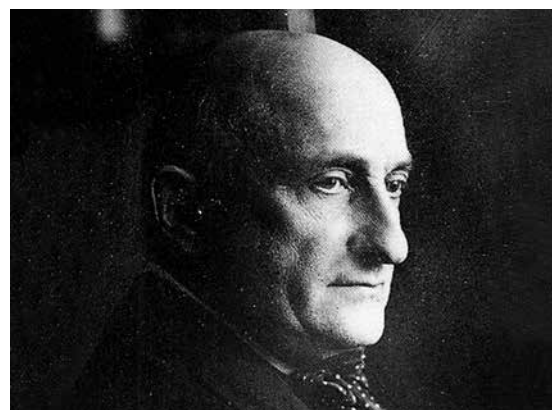
ANDRÉ HÉLARD, enseignant, est spécialiste de l'affaire Dreyfus à Rennes, membre de feu la Société internationale d'histoire de l'Affaire Dreyfus.

Il est l'auteur ou le coauteur de trois livres sur la question : *Rennes et Dreyfus en 1899*, *L'honneur d'une ville*, *Le second procès Dreyfus, correspondances*.

Il fut « la bête noire de la grande majorité des Rennais¹ », au gré des phobies desquels il était « un français d'hier », « un Hongrois », « un Allemand », « un Tzigane », un « professeur israélite », « l'Austro-Hongrois ». Ou « le juif Basch ». Et pourtant, en 1938, évoquant ce qu'avait été sa vie à Rennes au temps de l'affaire Dreyfus, Victor Basch, l'homme qui inspira ce triste concours de xénophobie et d'antisémitisme, écrivait dans les *Cahiers des Droits de l'Homme* : « Je viens de fouiller dans ma mémoire, et voici que j'ai vu ressurgir des ombres du passé la plus belle période de ma vie — la plus belle parce que la plus militante et la plus dangereuse³. »

Enseignant à la faculté des lettres

Rien ne le prédisposait à avoir le moindre lien avec Rennes. Né à Budapest en 1863, et, on l'a compris, d'origine juive, il avait émigré en France avec ses parents à l'âge de 2 ans et demi (c'est donc tout naturellement qu'il trouve sa place dans le récent *Dictionnaire des étrangers qui ont fait la France* dirigé par Pascal Ory⁴).



¹ Selon le Recteur de l'Académie de Rennes, dans son dossier de fonctionnaire (1903-1904).

² Dans l'ordre, Le Hérisse, député « radical-progressiste » d'Ille-et-Vilaine, boulangiste fervent, nationaliste et militariste, B. Pocquet, rédacteur en chef du très catholique et royaliste *Journal de Rennes*, « une dame intelligente et lettrée », citée par J. Ajalbert, dans *Quelques dessous du procès de Rennes*, P.V. Stock, 1901, Léon Berthault, « homme de lettres » patriote, dans *Le Petit Rennais*, organe officieux de la mairie, le Préfet dans un rapport au ministre de l'intérieur en 1898, *Le Patriote Breton*, autre quotidien rennais, qui avait ses bureaux au presbytère de Toussaints.

Warnet-Lefèvre, Rennes



22 - PROCÈS DE RENNES

APRÈS UNE AUDIENCE, SORTIE DU CAPITAINE DREYFUS*

Mais ayant, après de brillantes études, passé une licence de philosophie et l'agrégation d'allemand, il est nommé en 1889 chargé de cours (de littérature étrangère, ce qui ne pouvait qu'aggraver son cas⁵ !) à la Faculté des lettres de Rennes, alors située dans l'actuel musée des beaux-arts. Il y est toujours, quelques années plus tard, lorsque l'affaire Dreyfus vient bouleverser totalement sa vie, et faire de lui, définitivement, un homme engagé.

La conviction de l'innocence

Victor Basch a lui-même évoqué à plusieurs reprises⁶ l'origine de son engagement, racontant comment en octobre 1897, il entendit, pour la première fois, affirmer que « le capitaine Dreyfus, avait été condamné injustement et illégalement », puis comment, ayant résolu avec quelques collègues⁷ « de suivre de près l'Affaire et d'étudier tous les documents avec le sévère scrupule [qu'ils apportaient] à [leurs] recherches scientifiques », ils acquirent « la conviction que Dreyfus était innocent. »

Le dreyfusisme de Victor Basch est d'abord une attitude intellectuelle, qui consiste à opposer à la rai-

son d'État, comme à tous les dogmes qui interdisent la discussion au nom d'une autorité supérieure, la rigueur d'un raisonnement appuyé sur le sens critique. Ce que l'on appelle à l'époque, d'une belle expression, « l'esprit d'examen ». Devenir dreyfusard en 1897-98, c'est en effet penser à contre-courant de tout ce que proclament le pouvoir politique et les chefs de l'Armée. À savoir que l'honneur de l'Armée, donc la sécurité de la France, interdirait de supposer que le jugement du Conseil de guerre de 1894, par lequel le capitaine Dreyfus a été condamné au bague à perpétuité pour trahison au bénéfice de l'Allemagne pourrait être à la fois illégal et totalement inique. À contre-courant aussi de ce que répète à satiété la presse rennaise, nationaliste et antisémite, et qui va de « Dreyfus est forcément coupable, puisque juif » à « même s'il n'est pas vraiment coupable, ce n'est qu'un juif, après tout » ! Ceux qui veulent penser autrement, les dreyfusards, ne seraient que de mauvais Français, vendus au « cosmopolitisme judéo-maçonnique ».

Une fois acquise la conviction que Dreyfus était innocent, « nous nous sommes, écrit Basch, lancés à

Le capitaine Dreyfus sortant du lycée de Rennes lors du second procès de 1899 entre une haie de militaires qui lui tournent le dos. Carte postale éditée à l'époque par la maison rennaise Warnet-Lefèvre.

³ *Cahiers des droits de l'homme*, « Les premières sections. Rennes », 10-15/7/1938.

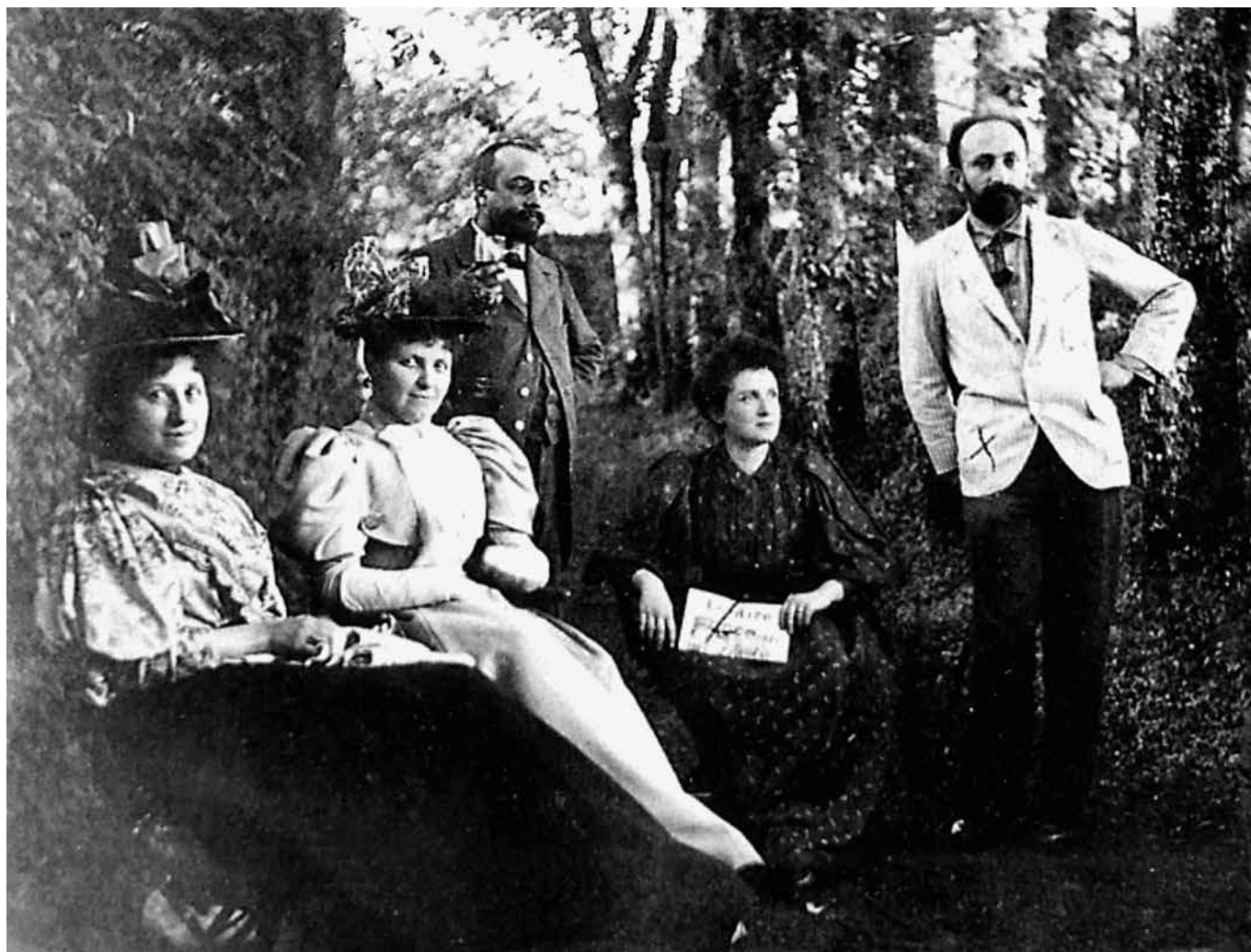
⁴ Bouquins, 2013.

⁵ Il lui fut reproché de faire des cours ou des conférences sur Goethe et Nietzsche, sur Ibsen et Tolstoï.

⁶ *Cahiers des droits de l'homme*, 20/9/1933 et 10-15/7/1938.

⁷ Il s'agit de Jules Andrade, professeur de mathématiques, Jules Aubry (droit), Jacques Cavalier (chimie), Georges Dottie (philologie), Henri Sée (histoire) et Pierre Weiss (physique).





COLLECTION PARTICULIÈRE

Dans le jardin de leur maison du Gros-Chêne en 1897 ou 1898, Victor Basch (à droite) et son épouse Iliona (assise et tenant sur ses genoux le journal satirique *Le Rire*). L'autre personnage masculin est Jules Andrade, professeur de mathématiques.

corps perdu dans la bataille. » Il s'agit de convertir ce qui n'était encore qu'intime en un geste public. Franchir le pas qui mène de la pensée à l'action, avec les risques que cela suppose.

La violence antisémite

En janvier 1898, après le scandaleux acquittement du vrai coupable, le commandant Ferdinand Esterhazy, Zola a donné le signal du refus par son fameux *J'Accuse*. Dans les jours qui suivent, ils sont des centaines, univer-

sitaires, savants, écrivains, artistes, à lui emboîter le pas en signant, dans *L'Aurore* ou dans *Le Siècle*, ce qu'on appela alors les « protestations » dont les signataires demandaient la révision du procès de Dreyfus, et que l'on appelle plus souvent aujourd'hui la pétition des intellectuels. « Immense émotion à Rennes, ville cléricalle, chouanne, où, en dehors de quelques intellectuels, personne ne doutait de la culpabilité du capitaine juif et où tout doute émis sur celle-ci apparaissait comme un crime envers la patrie et l'armée qui en avait la garde. »

C'est en effet affronter les préjugés de l'écrasante majorité des habitants de Rennes, où l'antisémitisme (dans une ville où il y en a tout et pour tout onze familles juives...) s'exprime quotidiennement dans la presse locale avec parfois une extrême violence : « Il faut, selon tel journal, restituer la France aux Français, mettre les Français à l'aise chez eux », ou, selon tel autre, « rendre à la patrie sa vitalité en éliminant sans pitié ses éléments de mort ». C'est-à-dire éliminer « le cosmopolitisme et les habitants des ghettos » ou « éconduire cette plaie grouillante de sauterelles juives qui nous sucent jusqu'aux moelles ».

Sauvé de la noyade

Vont s'ensuivre, du 16 au 20 janvier 1898, cinq jours de manifestations, de plus en plus violentes, dont Basch est la principale cible. Son nom est conspué dans les rues de Rennes, des étudiants demandent au Recteur son déplacement ou sa démission. La presse locale va de l'allusion fielleuse : « comment des étrangers arrivent-ils si facilement à forcer les portes de l'Université quand tant de bons Français n'y arrivent pas⁸ ? », à la pire violence verbale, « Le citoyen Basch veut-il contraindre les Rennais à aller l'enfumer dans sa tanière⁹ ? »

« C'est sur moi, qui, en ma qualité de juif, étais le plus vulnérable, que s'amoncela la colère populaire : assauts donnés à ma maison et tentatives de l'incendier — carreaux cassés — insultes à mes enfants que je suis obligé de retirer du lycée, menaces de mort qui — un jour que je n'oublierai pas et où je ne fus sauvé de la noyade que par l'intervention de deux de mes collègues — manquèrent de peu de devenir réalité. » Mais l'intimidation n'a pas d'effet sur Victor Basch. « Coups de langue ou coups de pierres » écrit-il, « que valent pour des hommes de conscience des considérations de cet ordre à côté du désir de proclamer la vérité ? », et il conclut tranquillement : « Je me prépare à la lutte. »

« Sept contre soixante-dix mille »

Mais cela ne suffit pas encore. « Nous étions sept contre soixante-dix mille », dira-t-il plus tard. C'est héroïque, certes, mais on ne défend pas une cause tout seul, ni à sept. Il faut donc examiner la situation, en quelque sorte la problématiser : « Ce n'était pas les sept intellectuels que nous étions qui pouvions affronter



Discours à l'auberge des Trois Marches

À l'occasion du banquet républicain (et dreyfusard), organisé le 14 juillet 1899 par la section de Rennes de la Ligue des droits de l'homme, Victor Basch prononça un remarquable discours, qui se termina par cette vibrante envolée où il inscrivait l'action présente et à venir de la Ligue et des ligueurs dans la continuité de l'esprit de 1789.

« Citoyennes, citoyens,

Les bastilles anciennes et les bastilles nouvelles, sans trêve, sans défaillance, inlassablement, nous les démolirons.

Et nous ne nous arrêterons que jusqu'à ce que nous tombions sur la route, non cependant sans avoir remis le flambeau à nos fils, qui le porteront d'une main aussi ferme et aussi vaillante que nous.

Sans doute eux non plus ils ne pénétreront pas dans la terre promise.

L'avenir que nous rêvons est un idéal et comme tout idéal, il est impossible de l'atteindre dans toute sa beauté et dans toute sa plénitude.

Mais nous avons confiance dans l'immortel effort de l'esprit humain, de la volonté humaine, nous avons confiance dans l'avenir meilleur que nous aidons à préparer, et c'est à cet avenir que je lève mon verre. Je bois à tous les destructeurs de Bastilles, je bois à une humanité plus belle, plus juste, plus libre, plus fraternelle. »

les haines contre nous conjurées de toute une ville... » « Sur qui appuyer notre action ? ». « Comment recruter ? ». Pour espérer agir sur les événements, il faut élargir le minuscule noyau dreyfusard initial. Et cela est compliqué. C'est aussi une affaire d'intelligence et d'énergie politiques.

Et pourtant... le 22 janvier 1899, est fondée, chez Basch (tout un symbole !) la section de Rennes de la Ligue des droits de l'Homme, une des premières en France. Et parmi les 21 membres fondateurs, il y a, à

⁸ Le Journal de Rennes.

⁹ Le Patriote Breton.



côté de Basch, de ses six collègues et de deux de leurs étudiants, des protestants, des francs-maçons, quelques fonctionnaires républicains très modérés, refusant tous les excès de l'antidreyfusisme, et des ouvriers. Et cette section va s'étoffer au fil des mois, si bien que



L'hommage du lycée Victor et Hélène Basch

L'ancien lycée Ile-de-France de Rennes a pris en 2005 le nom Victor et Hélène Basch. Le 10 janvier dernier, jour du soixante-dixième anniversaire de l'assassinat du couple, les lycéens ont célébré ses combats lors d'une journée hommage organisée par le lycée et la section rennaise de la Ligue des droits de l'homme. Dévoilement solennel d'une plaque, lecture fervente par les jeunes de textes de Victor Basch, complétèrent un colloque suivi par une centaine de personnes. On y entendit les interventions de haut niveau de Françoise Basch (la petite-fille), Colette Cosnier, André Hélard, Emmanuel Naquet, Pascal Ory, Gilles Manceron, Pierre Tartakowsky (président de la LDH), Edmond Hervé...

On peut retrouver toutes ces interventions en vidéo sur le site de la section de Rennes de la LDH et sur le lien suivant : www.ldh-france.org/section/loudeac/accueil/les-vidéos-de-la-section/journee-dhommage-a-victor-et-ilona-basch-rennes-10-janvier-2014.

¹⁰ 7 juin 1899.

¹¹ Avec une conférence sur *Le Peuple de Michelet*.

¹² Hongroise comme son mari, elle était partie à la mi-juin en Autriche avec ses quatre enfants, pour des vacances prévues de longue date.

lorsque le 3 juin, quand Dreyfus est renvoyé devant le Conseil de guerre de Rennes, Basch peut dire : « Nous sommes prêts »... tout en écrivant à Joseph Reinach qu'« il était fou de faire siéger le Conseil de guerre dans une des villes où les passions sont le plus violemment déchaînées et où les officiers subissent fatalement la pression d'une société ardemment cléricale et résolument antisémite¹⁰. »

En lien avec les ouvriers

Il serait trop long de raconter en détail comment s'est constituée cette sorte de petit Front populaire avant la lettre et à l'échelle rennaise. Il fallut, selon les mots de Basch, faire « de la propagande » afin que « la lumière pénètre les esprits », nous dirions aujourd'hui de la pédagogie, et cela prit la forme d'une dizaine de conférences (sur invitation) à la Bourse du Travail. Drôle d'aventure pour ces professeurs d'université – dont la plupart, selon le mot de Basch « n'avaient jamais vu de près un ouvrier ». C'est encore lui qui ouvrit le feu¹¹, et l'on nous dit que son « verbe éclatant » fut pour beaucoup dans le succès de l'entreprise, où chaque conférence fut l'occasion d'engranger de nouvelles adhésions.

Même encore très minoritaires, les ligueurs rennais peuvent désormais s'appuyer sur « la force des ouvriers » pour être à leur tour « maîtres de la rue » : « Les étudiants nationalistes qui venaient presque tous les soirs faire des manifestations devant mes fenêtres trouvèrent à qui parler. » Comprenons qu'ils se firent copieusement « rosser », et se le tinrent pour dit... Chose totalement impensable si l'on repense aux émeutes de janvier 1898, la section peut organiser le 14 juillet 1899, à l'auberge des Trois Marches (aujourd'hui Lecoq-Gadby), un banquet dit républicain démocratique, en réalité carrément dreyfusard, dont le succès dépasse les espérances de ses promoteurs : « J'avais compté sur 150 personnes, et voilà que nous sommes 260 ».

L'émotion du second procès

Trois semaines après ce mémorable 14 juillet, commençait le procès Dreyfus. Les lettres de Basch à son épouse Ilona¹² nous font connaître, pour ainsi dire de l'intérieur, et à chaud, la façon dont il vit ces moments intenses, où il va de « journées folles » en « journées inoubliables ». Il découvre avec enthousiasme et bonheur une



Une photo de Victor Basch, en août 1899, devant la grille de sa propriété du Gros-Chêne, lisant une lettre de menaces qu'il vient de recevoir. Photo parue dans le magazine britannique *Black and White*.

vie nouvelle, celle dont il rêvait peut-être secrètement ? L'émotion de voir Dreyfus, bien sûr, à la première apparition duquel il éprouve « le grand frisson » quand il proteste de son innocence, mais aussi Mme Dreyfus qui le reçoit « comme une sorte de parent honoraire ». Et puis Jaurès qui lui a demandé de « descendre » chez lui, et qui le traite « comme un ami et comme un frère ». La maison du Gros-Chêne (aujourd'hui Maurepas) est devenue un haut lieu du dreyfusisme : « il se tient chez moi des conciliabules entre Jaurès, Mathieu, Labori et Lazare ». Aux côtés de ceux qu'il appelle « des hommes admirables qui sont l'honneur de l'humanité », il a le sentiment de vivre au plus près de l'événement qui est à l'origine de son engagement.

Le procès terminé, et mal, puisque Dreyfus est à nouveau condamné le 9 septembre 1899, Victor Basch ne reviendra pas à sa vie paisible d'avant. Cette période de sa vie l'a changé pour toujours. En 1901, il écrit à Zola : « Beaucoup d'entre ceux que le drame de l'Affaire avait bouleversés sont revenus à leurs lâches quiétudes de savant ou d'artiste. Mais tant que des êtres

qui nous valent mille fois, sont écrasés sans défense, par la meule sociale, nous avons le devoir sacré de lutter, par la parole, par la plume, par toutes les armes dont nous disposons. »

Assassinés par la Milice et la Gestapo

Loin d'être finie avec l'Affaire, qui resta pour lui le modèle mythique de tous les combats à mener pour la justice et pour la vérité, comme il aime à le répéter « Partout où il y a une injustice, il y a une affaire Dreyfus », l'histoire des engagements de Victor Basch ne fait que commencer. Ces engagements, c'est toujours au sein de la Ligue des droits de l'homme qu'il les vivra, se définissant, de façon éloquente, comme « ligueur, rien que ligueur, depuis toujours et pour toujours. »

Ayant quitté Rennes en 1906, après sa nomination en Sorbonne, il fut bientôt membre du comité central, puis du bureau national, puis vice-président de la Ligue, il en devint enfin le président en 1926, succédant à Ferdinand Buisson. En un temps où la LDH, forte de ses quelque 180 000 adhérents, était une organisation de masse, si essentielle dans le paysage politique et citoyen français que Léon Blum la qualifia un jour de « monument constitutif de la République », Victor Basch fut ainsi de tous les combats importants de l'époque, qu'il s'agisse des droits de l'individu ou des droits des peuples, de la défense de la démocratie ou de la défense de la République.

Réfugié à Lyon à partir de 1940, il fut assassiné le 10 janvier 1944, alors qu'il est âgé de plus de 80 ans, avec sa femme Ilona, par la Milice et la Gestapo lyonnaises, qui signèrent leur acte de ces mots : « le Juif paie toujours. » ■

POUR ALLER PLUS LOIN

- Françoise Basch, *Victor Basch. De l'affaire Dreyfus au crime de la Milice*, Plon, 1994.
- Colette Cosnier, André Hélard, *Rennes et Dreyfus en 1899. Une ville, un procès*, Horay, 1999.
- André Hélard, *L'honneur d'une ville, la naissance de la section rennaise de la Ligue des droits de l'homme*, Apogée, 2001.
- Victor Basch, *Le second procès Dreyfus, Correspondances*. Édition établie par Françoise Basch et André Hélard, Berg international, 2004.